

# Editorial

## DE L'HOMOLOGIE À LA PHILOSOPHIE: CRITIQUE DU CONCEPT D'ÉQUIVALENCE EN TRADUCTION

Nos conceptions traductives et culturelles peuvent être modifiées. Deux œuvres d'Antoine Berman, *Pour une critique de traduction* (1995) et *L'Epreuve de l'étranger* (1984), nous permettent de penser à de nouveaux aspects. Je pense en particulier qu'elles nous poussent à abandonner une pensée homologique, en traduction, pour nous rapprocher d'une pensée philosophique. Je fais en l'occurrence référence au concept d'équivalence.

L'objectif de la traductologie descriptive chez Toury (DTS: Descriptive Translation Studies) est de décrire, d'expliquer et de prédire le fait traductif. Ces trois mouvements - description, explication et prédition - alimentent une démarche traductrice qui se veut réflexive. Une étape importante du travail proposé par Toury est l'élaboration d'une analyse comparée de l'œuvre source et du produit traduit.

Pour Berman, la traduction ferait appel à une pensée analytique dont l'une des tâches serait d'établir les principes d'une critique productive. Berman s'est beaucoup appuyé sur Toury. Le souci culturel que Berman imprime à son œuvre est un élément central de la traductologie contemporaine. Berman fait une analyse des différentes théories de la traduction et nous invite à repenser à la lumière du présent tous ces concepts passés, une époque à laquelle la tâche du traducteur à été clairement évoquée par W. Benjamin: participer à la survivance des œuvres, en traduisant et en retraduisant.

Berman et Toury ont donc en commun leur intérêt pour l'aspect critique, le besoin d'interroger la contemporanéité à partir de l'histoire. Cela permet au chercheur d'analyser les espaces interculturelles dans lesquels une œuvre et ses traductions diverses se sont développées.

Ce parcours nous amène nécessairement, et c'est là où nous voulions arriver, à l'œuvre de Maurice Blanchot, qui attire notre attention quant à l'exigence qu'elle semble annoncer à tout moment et qui est primordiale pour le travail traductif: l'exigence de l'écriture, le traducteur est un écrivain qui s'engage dans une «existence par procuration» (comme dirait Beckett). Blanchot montre dans son livre, *L'Ecriture du désastre*, que l'écriture est à la fois puissante et dérisoire. Peut-être est-ce une définition appropriée pour l'écriture traductive.

## **“TRADUCTION, INTERCULTURALITÉ ET GÉOPOLITIQUE EN AMÉRIQUE LATINE” : UNE PROPOSITION DE RECHERCHE**

Étudiant ces auteurs, je vais me permettre de lancer une réflexion sur le dynamisme interculturelle, sur la géopolitique et sur le rôle que joue la traduction autour de ces thèmes en Amérique Latine.

À partir aussi du concept de géopolitique proposé par Beaugrande, à savoir la géopolitique comme « point de vue ou mode de politique avec un intérêt actif pour le système planétaire dans sa totalité », il est possible d'analyser la pratique traductive comme étant un espace de communication interculturelle et d'expression politique, pour étudier les rapports entre « identité » et modernité » en Amérique Latine.

Prenons l'exemple de Borges traducteur, qui fait de la traduction un acte de résistance lorsqu'il rapproche littérature et politique. À partir de son travail traductif l'on pourrait très bien étudier le rôle de la traduction dans la constitution de la littérature latino-américaine en général, et de la littérature argentine en particulier, en analysant les effets politiques et culturels de la traduction. Dans le processus créatif de Borges l'on perçoit la théorie liée à sa pratique traductive. Il serait également possible d'étudier le contexte transnational de la pratique traductive, la rénovation de traditions locales grâce à la traduction, la rénovation de hiérarchies centre - périphérie, Nord- Sud.

Mais puisque nous sommes en Colombie, pensons aux portraits de la Colombie dessinés d'après la traduction en français d'œuvres littéraires, c'est par exemple le cas de Gabriel García Márquez et d'Álvaro Mutis en traduction. Nous

pourrons y voir la représentation qui se fait de l'Amérique Latine en général, et de la Colombie en particulier, et concrètement, en France ; une perspective socio-économique et culturelle est projetée à partir de ces textes littéraires en traduction et elle peut très bien être étudiée. On pourrait y voir le traducteur en tant que médiateur dans l'acte de transfert culturel, la violence et la résistance, le désir de traduction, la lecture de l'Amérique latine à l'étranger.

Nous pouvons également aborder la traduction et la critique culturelle dans l'Amérique hispanophone des œuvres hispano-américaines traduites en français aussi bien que des œuvres françaises traduites en espagnol peuvent être analysées. La critique de traductions est un processus d'une grande complexité herméneutique, étique et esthétique qui nous permet d'étudier la réception des œuvres traduites, de faire une analyse du contexte culturel dans lequel se crée l'œuvre et des manipulations que l'œuvre peut subir en traduction, pour des raisons idéologiques, d'une part, ou économique et éditoriales d'autre part. Je pense par exemple à l'œuvre de Germán Espinosa, *La tejedora de Coronas*, et à sa traduction française, *La Carthagénoise*. L'on pourrait analyser l'horizon de l'œuvre originale, le contexte socio-politique de la culture source, les circonstances de l'auteur ; l'horizon de l'œuvre traduite, le contexte socio-politique de la culture cible ou culture de réception, les circonstances du traducteur. Nous pouvons appliquer une critique de traduction en faisant une critique productive.

Nous aurions donc d'autres soucis majeurs, la culture, le contexte, les intentions, les effets, tout ce qui laisserait de coté ce qui a été la préoccupation principale de la théorie et de la pratique de la traduction. L'homologation de sens est obscurcie par le besoin de survivre de ces œuvres qui nous intéressent. La représentation des personnages dans d'autres entourages culturels révèlera l'épreuve de l'étranger sur laquelle Berman voudrait tant nous faire réfléchir. Et comme le dit ce dernier, peut-être qu'aujourd'hui, au moment de juger la valeur d'une traduction, la bonne question serait « Quelle place occupe la traduction dans une culture ? » Je laisse ici cette ébauche qui pourrait servir à quiconque la lira pour démarrer des recherches peut-être originales.

Dra. Martha Pulido  
Professeur Titulaire  
Universidad de Antioquia

## RÉFÉRENCES

- Berman, Antoine (1984). *L'épreuve de l'étranger*. Paris: Gallimard.
- \_. (1995). *Pour une critique de traductions*, Paris: Gallimard.
- Beuagrande de, Robert (2008). “Geopolítica, geolingüística y traducibilidad”. *Mutatis Mutandis* (1 y 2). pp. 343-376.
- Blanchot, Maurice (1980). *L'écriture du désastre*. Paris: Gallimard.
- Kristal, Efraín (2002). *Invisible work. Borges and Translation*. Nashville: Vanderbilt University Press.
- García Márquez, Gabriel (1967). *Cien Años de soledad*. Bogotá: Norma.
- \_. (1968). *Cent ans de solitude*. traduit de l'espagnol par Claude et Carmen Durand. Paris: Ed. Du Seuil.
- Mutis, Álvaro (1973). *La mansión de Araucaíma. Relato gótico de tierra caliente*. Bogotá: Editorial Norma.
- \_. (1991). *La mansion d'Araucaíma. Récit gothique des terres chaudes*. Traduction François Maspero. Paris: Gasset & Fasquelle.
- Espinosa, Germán (1982) *La tejedora de coronas*. Bogotá, Alfaguara.
- \_. (1995) *La Carthagénoise*, trad. de l'espagnol (Colombie) par Vincent Nadeau Éditeur, Paris: La Différence - Collection : Unesco d'Oeuvres Representatives.
- Waisman, Sergio (2005). *Borges y la traducción. La irreverencia de la periferia*. Traducción de Marcelo Cohen. Buenos Aires: Adriana Hidalgo Editora.